

## MARIE-ROSE D'OSTERVALD ET SA FAMILLE

**Des Portes westphaliennes... à Neuchâtel.** La tradition fait venir les Ostervald, à tort ou à raison, de Westphalie. Comme cette famille, éteinte aujourd'hui, fournit dès l'année 1550, quinze conseillers de ville, sept maîtres-bourgeois, un banneret, un lieutenant de ville, deux conseillers d'Etat, un commissaire général, trois maires dont un de Neuchâtel, un châtelain, dix-sept officiers au service étranger et huit pasteurs, on peut sans risque d'exagération, surtout si l'on songe au Grand Ostervald, théologien de réputation mondiale, la qualifier d'illustre.

Avant que l'on puisse établir une continuité généalogique régulière et remonter à coup sûr au tronc commun, quelques Ostervald sont mentionnés épars dans de vieux actes antérieurs à la Réformation. On émigrerait, surtout dans les Pays-Bas, de cette Westphalie dont les parties septentrionales et occidentales n'étaient formées que de landes incultes. La partie orientale, les forêts grises et bleues de Teutobourg, les coteaux du Wesergebirge, l'ancien Hanovre ou les plaines de froment du Sauerland, n'eurent point le don, semble-t-il, de retenir les Ostervald.

**Trois branches.** Le premier des Destruwolt, Doultreval, Doultrewald, Usterwalder, Osterwalder, et plus tard Osterwald ou Ostervald qui apparaît — Loys dit Robert — est, vers 1511, « orphavre et dorrier » à Neuchâtel. Il a six enfants dont un fils, Louis dit Robert, époux d'Henriette Gaudet, premier Ostervald signalé dans les actes notariaux, comme bourgeois de la ville, en 1525. Son fils, Louis, allié Barillier, maire de Neuchâtel et communier de Bevaix, laisse dix enfants, dont Jonas et Pierre, auteurs de deux rameaux qui s'éteignent tôt.

Leur frère Jean-Jacques — par contre — allié Merveilleux, maître-bourgeois à trois reprises, est non seulement le père de douze enfants, mais le tronc d'où trois branches distinctes vont s'épanouir parmi les Neuchâtelois des siècles suivants. En effet, son fils, Louis, allié Clerc, dit Guy, sera le chef de file d'une branche *ainée* dite Ostervald de Bioley. Samuel, allié Chambrier, celui de la branche *moyenne*. Jean-Rodolphe, allié Brun, pasteur à Cortaillod, anobli en 1673, par Anne-Geneviève de Bourbon, sera l'ancêtre de la branche *cadette*.

Les rejetons de la branche *ainée* s'allient aux Gaudot, Guy, de Jouffroy, Martinet, Bourgeois, Redard, Cartier, de Charrière, de Treytorens, ou Rognon, et possèdent, du moins certains d'entre eux, la seigneurie de Bioley-Magnoux-Oppens et Gossens, au pays de Vaud. Certains sont anoblis par Frédéric I<sup>er</sup> en 1711 et s'éteignent un siècle après.

Les rejetons de la branche *moyenne*, alliés Gaudot, Dardel, Chaillot, Morayken, Lolive, de Ruysbroeck, Damberboz, Bertrand, ou Harlet étaient gens connus. Henri est élevé à la noblesse par Marie de Nemours, pour posséder portion du fief de Gruyère. Frédéric-Samuel est surnommé « bouche d'or » à cause de ses talents oratoires ; il fonde la Société typographique avec son gendre Jean-Elie Bertrand. Cette lignée s'éteint aussi vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**Rapprochons-nous de Marie-Rose.** Reste la branche *cadette*. Le pasteur de Neuchâtel, Jean-Rodolphe, ci-devant nommé, est le père du fameux Jean-Frédéric Ostervald, appelé le *Grand Ostervald*, dont j'ai eu l'occasion de parler déjà à propos du Temple neuf et de la vie religieuse aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Il suffit ici de situer ce dernier dans le fouilli de ces trois grandes gerbes d'Ostervald. L'auteur du *Catéchisme* ou du *Traité des sources de la corruption qui règne aujourd'hui parmi les chrétiens* est précisément l'ancêtre de Marie-Rose d'Ostervald, la douce et charmante artiste dont on voit ici le portrait. « Ancêtre » est bien le mot. Car si l'on réserve, selon l'usage général, le terme d'« aïeul » au *grand-père*, le théologien célèbre, Jean-Frédéric, sera, en suivant le fil de la branche cadette, trisaïeul de Marie-Rose.

Ces deux personnages, l'ecclésiastique d'une part, l'artiste de l'autre, — homme austère, jeune femme éprise de paysages, — sont séparés dans l'histoire par une lignée d'assez hauts visages ; par acquit de conscience, effleurons ceux-ci sans trop de révérence. Animons-les l'espace d'un éclair.

Parmi les quatre enfants du Grand Ostervald dont un — Jean-Rodolphe — se signale comme prédicateur à Bâle, il y a Samuel, licencié en droit en 1714, maire de La Sagne, puis de Valangin, conseiller d'Etat, et qui publie nos *Lois, us et coutumes*. Marianne Chaillot, sa femme, lui donne entre autres un fils Ferdinand, allié Pury, lieutenant-colonel au service de Hollande, en 1748, plus tard second conseiller d'Etat de cette famille. C'est un écrivain habile, défenseur de la liberté de conscience et des prérogatives de l'Etat contre la Classe. Il se mêle aux brûlantes polémiques sur la non-éternité des peines de l'enfer. Le Conseil de ville le réhabilitera après l'avoir passagèrement destitué de sa bourgeoisie. Le... huitième de ses enfants sera un nouveau Jean-Frédéric, dessinateur, cartographe distingué, allié à Marie-Rose-Alexandrine d'Ivernois. Voici les parents d'une jeune fille charmante qui aura le bonheur d'être initiée à l'art, dans la chaleur et l'intimité du foyer paternel.

**Une fleur qui s'ouvre** Etre chaque jour en contact avec un père resté connu dans les annales neuchâteloises comme éditeur à Paris, comme éminent dessinateur, cartographe et topographe régional, est avantage précieux pour Marie-Rose, l'ainée de quatre sœurs. Cette ambiance est à l'origine d'une belle — hélas trop courte — vie d'artiste.

Marie-Rose d'Ostervald, née en 1796, faisant montre dès l'enfance d'une prédisposition marquée pour les arts, persévère dans ses découvertes de l'esthétique et

de l'harmonie. A une époque où une femme peintre passe volontiers pour une étrangeté au milieu de préjugés bourgeois, elle saisit le crayon d'instinct, l'âme vagabonde, l'esprit hanté non seulement par l'activité paternelle mais par les récits d'amis parlant de voyages, décrivant les sites idylliques traversés au cours de pérégrinations lointaines, les rivages maritimes, l'Orient, l'Italie, la Grèce.

**Art ou précision mathématique !** Son père, — l'auteur, en 1806, d'une *Carte de la principauté de Neuchâtel*, dédiée à Berthier, carte au relief en hachures, à lumière oblique, qui passe alors pour la plus remarquable publiée en Europe, dont l'original est payé 10 000 francs par le Ministère de la guerre



*Marie-Rose d'Ostervald, artiste-peintre du pays (1796-1831).*

Dessin attribué à Ludwig Rullmann, de Brème, mort à Paris en 1822 ; lithographie communiquée obligeamment par le Musée de peinture de Neuchâtel.

de Paris, qui remplace les précédents relevés topographiques de notre région dus à Bonjour en 1672, à Merveilleux vingt ans plus tard, à Seutter ou à Clermont, — conseille à sa fille une grande précision de dessin. Mais cette précision, sans doute louable, toute de conscience, caractéristique d'une foule de maîtres de notre glacière Helvétie, ne risque-t-elle point souvent d'être la négation de l'art ?

Il semble bien en effet, à lire ce passage d'une lettre du père, adressée en 1814 à Maximilien de Meuron, que les prétendus défauts de sa progéniture eussent dû — ma foi — être tenus pour d'assez maîtresses qualités ! « Les conseils que vous

donniez à ma fille m'ont fait grand plaisir ; elle a travaillé cet été d'après nature, elle a quelquefois réussi, elle a du coup d'œil, beaucoup de prestesse dans la main et de hardiesse pour rendre ce qu'elle voit et les grandes masses surtout, j'ai des contours de grands chaînes (chênes) saisis dans un quart d'heure de tems qui ne seroient pas indignes du crayon de Maurice (Moritz), ou de Lory, mais lorsqu'il faut arrêter un trait avec une grande précision et tirer des lignes, placer des fenêtres ou des colonnes, elle ne vaut plus rien, son trait est lâche et incorrect, elle ne se donne pas la peine de faire et mes remontrances sont sans effet. »

Plus loin, Ostervald ajoute qu'il craint de dégoûter Marie-Rose en la faisant — pour la corriger — dessiner beaucoup de contours de mains, de pieds, de têtes, en grand et d'après l'antique ! Il va lui conseiller la gouache en attendant que Maximilien de Meuron, en personne, l'initie à la peinture à l'huile. Par intermittence, au passage, Lory fils et Moritz viennent donner un coup de pouce, conduire le crayon de Marie-Rose.

Celle-ci suit son père à Paris. Elle s'y trouve plus à l'aise, respire profondément, sortant d'un chemin creux, atteignant la plaine. Mais là encore, il faut une main qui guide. Ce sera celle de Jules-Louis-Philippe Coignet, paysagiste français, trois ans plus jeune qu'elle, qui a laissé de nombreuses vues de France, de Suisse et d'Italie, auteur d'un *Cours complet de paysage*. Elle est aussi l'élève de Jean-Victor Bertin, de réputation considérable sous l'Empire et la Restauration.

#### Voyages.

Avec une amie, M<sup>lle</sup> Lemaire, de Lyon, elle court,

#### Utilisation d'un talent.

après escapades dans les régions de la Saône et du

Rhône, les sites enchanteurs de l'Auvergne et du Puy-

de-Dôme. Cette belle artiste qui dédaigne le portrait et peut-être les portraitistes emportant avec eux des lots de robes et de falbalas destinés à vêtir à leur avantage de nobles Vénus de province assez souvent rabougries et qui vont poser pour eux avec prestance, ne prendra point non plus le chemin triomphal des peintres attirés par la gloire et que les cascades du destin rafraîchissent souvent. Elle mettra son talent de délicate paysagiste au service d'entreprises pratiques, elle illustrera les ouvrages édités par son père et d'autres.

De nombreux croquis d'elle, gravés par Himely, sont publiés à Paris au boulevard Montmartre, par Rittner. On retrouve d'elle une importante collection de vues suisses gravées par Salathé, par Falkeisen, F. Hegi, D. Burgdorfer ou lithographiés par Frey, ou Engelmann.

C'est dans *La Grèce, vues pittoresques et topographiques*, du baron de Stackelberg, que Marie-Rose apporte à l'œuvre éditée par son père, le concours le plus précieux ; *La Vallée de Némée*, *Le Grand port d'Egine*, *Le Monastère de Megaspileon*, *Mégare*, ou *Les Champs rhariens près Eleusis*, sont planches qu'elle lithographie elle-même !

Mais à côté de ses œuvres reproduites, il existe d'elle, groupées au Musée de Neuchâtel, dans la salle N<sup>o</sup> 1, quelques toiles d'une touche fort délicate et que rate assez généralement l'œil du visiteur pressé. A côté d'une étude peinte sur bois, la *Vallée de Lauterbrunnen*, il y a un *Lavoir dans l'Oberland*, et surtout les *Environs de Saint-Gingolph* où, doucement incurvés dans la douceur de la brume, fuient de lointains rivages. Son pinceau y fait revivre aussi une *Vue du Puy-de-Dôme* où de hauts mamelons violacés sont baignés d'une lumière enchanteresse ; un flot d'émeraude glisse sous le mystère d'un pont envahi du joug de frondaisons arborescentes.

---

M A R I E - R O S E   D ' O S T E R V A L D

---

Maximilien de Meuron est demeuré l'ami de Marie-Rose. Il l'accompagne à la diligence qui va la conduire en Italie. Un mal sourd la mine déjà.

Au printemps 1831 elle quitte, pour Fontainebleau, Neuchâtel qu'elle ne reverra plus. C'est les yeux pleins de tous les ors que l'automne répand sur cette grande forêt séculaire de Fontainebleau, que Marie-Rose d'Ostervald, plus que jamais assoiffée des splendeurs de la nature, s'affaisse d'une rupture d'anévrisme.

Lorsque la palette lui tombe des mains, elle a trente-quatre ans. La mort fauche une fleur qui s'ouvre.